

Une image de choc

La mort de Louis XVI

Denis Martin

Volume 5, numéro 3, automne 1989

Le Québec et la Révolution française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, D. (1989). Une image de choc : la mort de Louis XVI. *Cap-aux-Diamants*, 5(3), 27–30.

UNE IMAGE DE CHOC LA MORT DE LOUIS XVI

par Denis Martin*

Entre 1789 et 1799, la Révolution française n'a laissé que fort peu de témoignages artistiques au Canada. Mis à part l'entrée au pays des tableaux religieux achetés par l'abbé Philippe-Jean-Louis Desjardins, et qui constitue en quelque sorte la contribution la plus importante de la Révolution à nos collections, la chronique «imagée» des événements survenus en France connaît une diffusion très restreinte au Bas-Canada. La relation d'un des points culminants de la Révolution – la décapitation de Louis XVI en 1793 – apporte cependant un éclairage unique sur les origines de la gravure au Québec.

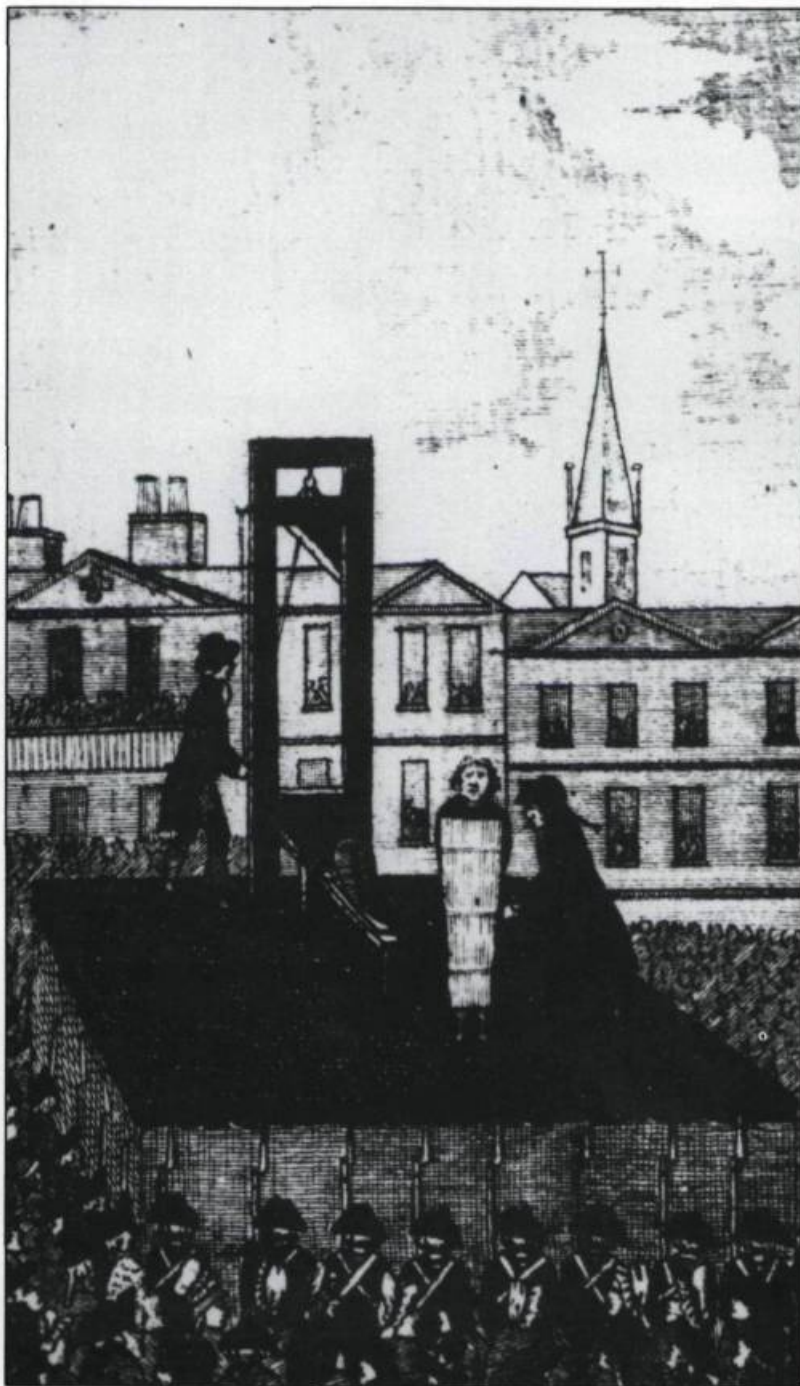
Depuis la prise de Québec par l'armée de James Wolfe, en 1759, et la ratification du Traité de Paris, quatre ans plus tard, l'attitude des Canadiens envers la mère patrie et la royauté ne change guère. En dépit des relations difficiles entre la nouvelle colonie britannique et la France, les Canadiens de souche française demeurent attachés à leurs traditions culturelles, notamment la fidélité à l'Église et à la monarchie de droit divin. Dans les demeures établies sur les rives du Saint-Laurent, durant tout le Régime français, cet attachement se reflète par une quantité surprenante de portraits de la Cour peints ou gravés qui avoisinent une abondante imagerie. Jusqu'à la Révolution et ses lendemains immédiats, marqués entre autres par le sacre de l'empereur Napoléon par le pape Pie VII en 1804, cette tradition se perpétue. Ainsi, dans l'inventaire après décès du sculpteur montréalais Philippe Liébert, mort l'année même du sacre, figurent un «monument de Louis XV» et un «bonaparte en plâtre».

La décapitation de Louis XVI

Il ne s'agit pas d'un hasard si l'une des toutes premières estampes imprimées au Québec représente justement la mort de Louis XVI. Le *Quebec Magazine* publie cette eau-forte anonyme en avril 1793, soit trois mois après la décapitation du roi de France. La nouvelle de la mort de Louis XVI, parvenue à Québec par un journal de Philadelphie, fut publiée dans la *Gazette de Québec* du 18 avril et reprise peu après par le *London Chronicle*. La même eau-forte fut diffusée en mai dans un placard imprimé à Québec par les frères Neilson et intitulé: *Mort tragique du roi de France*. L'estampe comporte une «vue de la

Guillotine, ou Machine nouvellement inventée en France pour d'écapiter [sic] tout accusé condamné à perdre la vie». Ces deux représen-

«Death of Louis XVI». Gravure à l'eau-forte, anonyme, publiée dans le *Quebec Magazine*, avril 1793. (Bibliothèque nationale du Québec, Montréal).



tations de la mort de Louis XVI dérivent en fait d'un modèle commun, soit le placard intitulé **Massacre of the French King! View of the Guillotine, or the moderne Beheading Machine, at Paris**, publié à Londres immédiatement après l'exécution du roi. Le placard typographié mis en vente par l'imprimerie Neilson présente une traduction française du décret de culpabilité voté par la Convention Nationale, l'ordre d'exécution du roi, la relation détaillée et pathétique de son supplice ainsi que son testament, rédigé le 21 décembre 1792 à la prison du Temple.



«Mort tragique du roi de France». Placard typographié et gravure à l'eau-forte, anonyme 1793. (Département des livres rares et des collections spéciales, université McGill, Montréal).

Ce placard véhicule une propagande royaliste et contre-révolutionnaire, avec cette «Vue de la Guillotine» mise en évidence et le récit de souffrances affrontées héroïquement par le roi en «vrai chrétien». George Pownall, secrétaire provincial du gouverneur pour le Bas-Canada, commanda aux frères Neilson à la fin du mois de mai 150 «Vues de la Guillotine» au coût de 5 livres. Son objectif: promouvoir des sentiments haineux envers la Révolution régicide auprès de la population restée royaliste de

cœur. Cette contre-attaque menée par le pouvoir anglais trouvait là son premier instrument de propagande illustrée. Nombre de Canadiens se portèrent acquéreur de l'estampe, vendue au coût de 1 sol.

À partir de 1793, d'autres scènes décrivant les derniers moments du règne de Louis XVI et stigmatisant les horreurs de la Révolution circulèrent au Canada. Ainsi, en 1795, le journal de voyage en Amérique d'un noble français exilé, le duc de La Rochefoucault-Liancourt, évoque de la présence d'une telle imagerie dans de nombreuses demeures entre Montréal et Québec: «...dans presque toutes celles où la mort du roi de France n'est plus ignorée, écrit-il, on voit son portrait, la gravure de ses adieux à sa famille, et de son supplice, avec son testament en entier. Toutes ces images sont, chez les Canadiens, une espèce de dévotion, qui ne change rien d'ailleurs à leur disposition d'attachement pour les Français». Même si les autorités du Bas-Canada lui avaient refusé l'accès au Bas-Canada, le témoignage de la Rochefoucault ne peut être mis en doute sur la présence dans le Bas-Canada de certaines gravures, comme le portrait de Louis XVI dans une scène «d'adieux à sa famille» et l'image de son supplice «avec son testament en entier» qui réfèrent directement au placard de mai 1793 imprimé par Neilson.

Succès mitigé

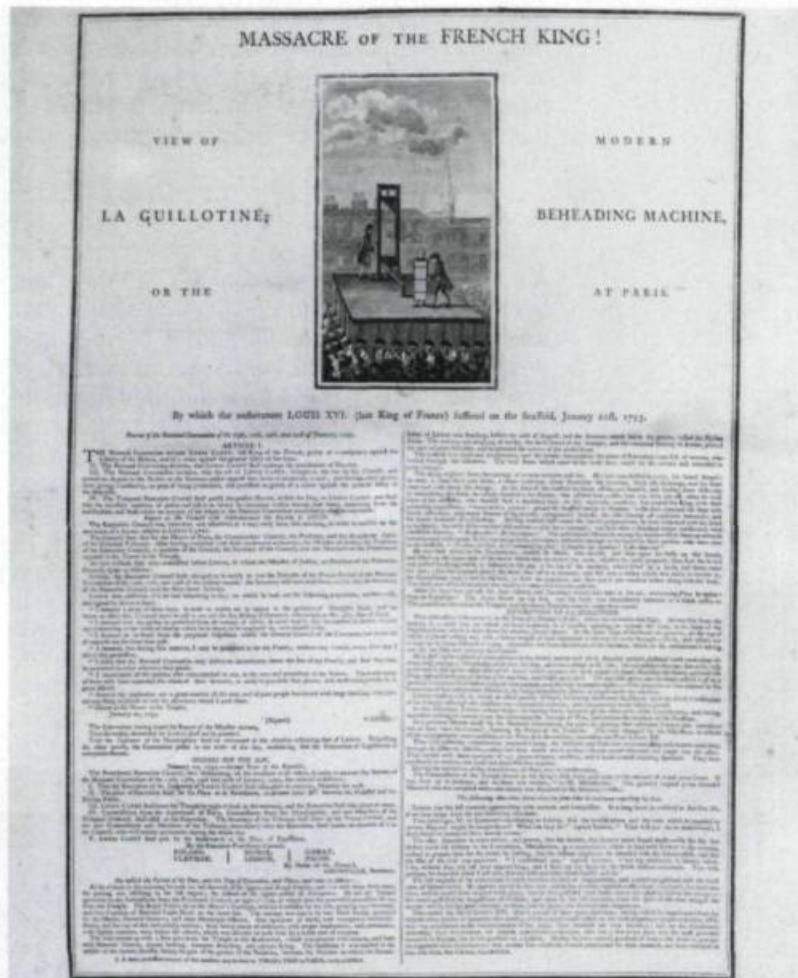
Durant la décennie révolutionnaire, la gravure et le placard représentant la mort de Louis XVI constituent les seules estampes témoignant d'un «suivi» immédiat au Bas-Canada des événements qui ébranlèrent la France. Jusqu'à maintenant, aucun chercheur n'a retrouvé une copie du portrait de la reine Marie-Antoinette, – vraisemblablement une représentation de son exécution – publié en 1795 par l'imprimerie Neilson. Cette estampe, parue plus d'un an après la mort de la reine, faisait probablement partie de la propagande visant à fustiger les aspects néfastes de la Révolution régicide et les abus de la Terreur. Quoi qu'il en soit, la propagande anglaise ne semble pas avoir eu l'impact escompté sur la population française du Bas-Canada. Comme le remarquait un autre noble français exilé, le comte de Colbert Maulevrier, lors de son séjour à Québec en novembre 1798, peu de Canadiens «...veulent croire à la mort du Roi de France. Il est caché, disent-ils, et il reparaitra, il a le pouvoir de se rendre invisible. Ils ne veulent en général pas croire un mot des horreurs de la révolution. Le bon peuple français ou, comme ils disent, NOS PÈRES, n'ent sont pas capables. Ce sont des calomnies que les anglais répandent à dessein».

Le même mois où parut la gravure représentant la mort de Louis XVI, l'imprimerie Neilson mit en

vente le portrait d'un ecclésiastique, «le curé David-Augustin Hubert», mort noyé en mai 1792 (voir *Cap-aux-Diamants*, printemps 1988). Ce portrait fut gravé en février ou mars 1793 par John George Hochstetter. La facture naïve de cette œuvre – un des premiers portraits gravés au pays – s'apparente sur plusieurs points à celle de l'eau-forte représentant la mort de Louis XVI. S'agirait-il ici du même artiste? Impossible de l'affirmer avec certitude. Toutefois, la mise en circulation presque simultanée de ces deux estampes semble refléter symboliquement l'attitude prônée par les autorités cléricales et coloniales du Bas-Canada, à compter de la déclaration de guerre de la France révolutionnaire à l'Angleterre, en février 1793: l'attachement aux valeurs religieuses et le respect dû à la monarchie.

D'autres formes de propagande

Il peut paraître surprenant que les autorités anglaises au Canada n'aient pas encouragé de façon plus systématique la production locale d'estampes ou de caricatures à contenu contre-révolutionnaire. En fait, le nombre très restreint de graveurs connus à Québec et à Montréal à cette époque peut vraisemblablement expliquer ce phénomène. En Angleterre, la caricature politique connaît son âge d'or avec des artistes tels Isaac Cruikshank et James Gillray. La France révolutionnaire fut l'objet d'attaques constantes et de très nombreux écrits à caractère satirique dans la presse du Bas-Canada entre 1793 et 1799.



«Massacre of the French King!» Placard typographique comportant une gravure à l'eau-forte publiée à Londres pour William Lane «at Minerva Press», 1793. (Bibliothèque nationale, Paris).

«La séparation du Roi d'avec sa Famille désolée». Gravure au pointillé par Mariano Bovi, d'après un tableau de Dominico Pelegrini, 1794. (Collection privée).

Ces écrits, qui reflètent la main-mise du pouvoir anglais sur l'information, semblent constituer la seule forme de «caricature» contre-révolutionnaire connue au pays. Plusieurs ouvrages et pamphlets importés de Grande-Bretagne circulaient également.

Le clergé s'en mêle

À l'instar des autorités coloniales britanniques, le clergé catholique du Bas-Canada suivait avec une appréhension grandissante le déroulement des événements révolutionnaires en France. Le Traité de Paris de 1763 apportait des garanties qui assuraient la survie de l'Église canadienne et la libre pratique du culte catholique romain. La proclamation par la France révolutionnaire de la Constitution civile du clergé en juillet 1790, condamnée à deux reprises par le pape Pie VI, l'abolition des privilèges fiscaux de l'Église et enfin le mouvement de «déchristianisation» de 1793 constituent autant d'événements qui incitèrent le clergé canadien à s'allier au pouvoir anglais dans sa campagne de propagande contre-

révolutionnaire. Les toutes premières gravures imprimées à Québec virent le jour dans ce contexte ainsi que le mythe de la «Conquête providentielle», proclamé implicitement par l'abbé Joseph-Octave Plessis en 1796. Comme l'expliquera à la fin du XIX^e siècle l'abbé Henri-Raymond Casgrain dans son *Montcalm et Wolfe*, si les troupes françaises avaient emporté la bataille décisive des plaines d'Abraham, en 1759, «...la Nouvelle-France serait restée à ses anciens maîtres, en proie aux abus qui l'auraient entraînée sur la pente que suivait la France de Louis XV jusqu'à ce qu'elle fût tombée avec celle-ci dans l'abîme de la révolution».

L'exécution de Louis XVI en janvier 1793 allait cristalliser ce sentiment dans la population et servir aussi bien aux visées du clergé catholique qu'à justifier une certaine forme d'allégeance à l'Angleterre et à son roi, en guerre ouverte contre la Révolution. ♦

*Conservateur des dessins et estampes, Musée du Québec

Luc Archambault

À l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, la revue *Cap-aux-Diamants* propose un regard unique sur les prolongements québécois de cet événement majeur dans l'évolution du monde occidental. La nouveauté de la thématique exigeait un traitement iconographique approprié pour la page couverture. Pour ce faire, *Cap-aux-Diamants* a fait appel au peintre Luc Archambault, un des artistes les plus connus et les plus talentueux de la capitale.

Intitulée «*La Marianne et les gens du Cap aux Diamants*», l'œuvre originale qui figure sur la page couverture rend compte des idées de fraternité, liberté et égalité héritées de la Déclaration des droits de l'homme. Au Québec, les legs de la Révolution sont évoqués par la barque, représentée au second plan, en rappel de la venue des prêtres réfugiés qui exerceront une influence marquante sur l'évolution des arts et de la culture dans leur pays d'accueil; le plat de fruits réfère aux débuts de la restauration commerciale. À l'avant scène, le Parlement britannique octroie au Canada l'Acte Constitutionnel de 1791 dans l'espoir de calmer les esprits échauffés par le climat tendu qui règne dans la colonie depuis les révolutions américaine et française de 1775 et 1789. Enfin dans la partie inférieure centrale de l'œuvre, des personnages derrière un rideau figurent l'action contre-révolutionnaire de certaines élites du Bas-Canada à cette époque et le personnage qui soulève le voile prélude l'action des patriotes.



Né à Sainte-Catherine de Fossambault en 1954, Luc Archambault exerce son métier de façon professionnelle depuis 1973. Il compte à son actif plus d'une trentaine d'expositions solo présentées à Québec, Montréal, Toronto, Boston et Paris. Plusieurs collectionneurs et institutions dont le Musée du Québec,

le Musée Picasso de Barcelone, le Musée d'Antibes (France) et la Boston Library possèdent de ses œuvres.

L'équipe de *Cap-aux-Diamants* désire lui rendre hommage et lui exprimer sa gratitude.